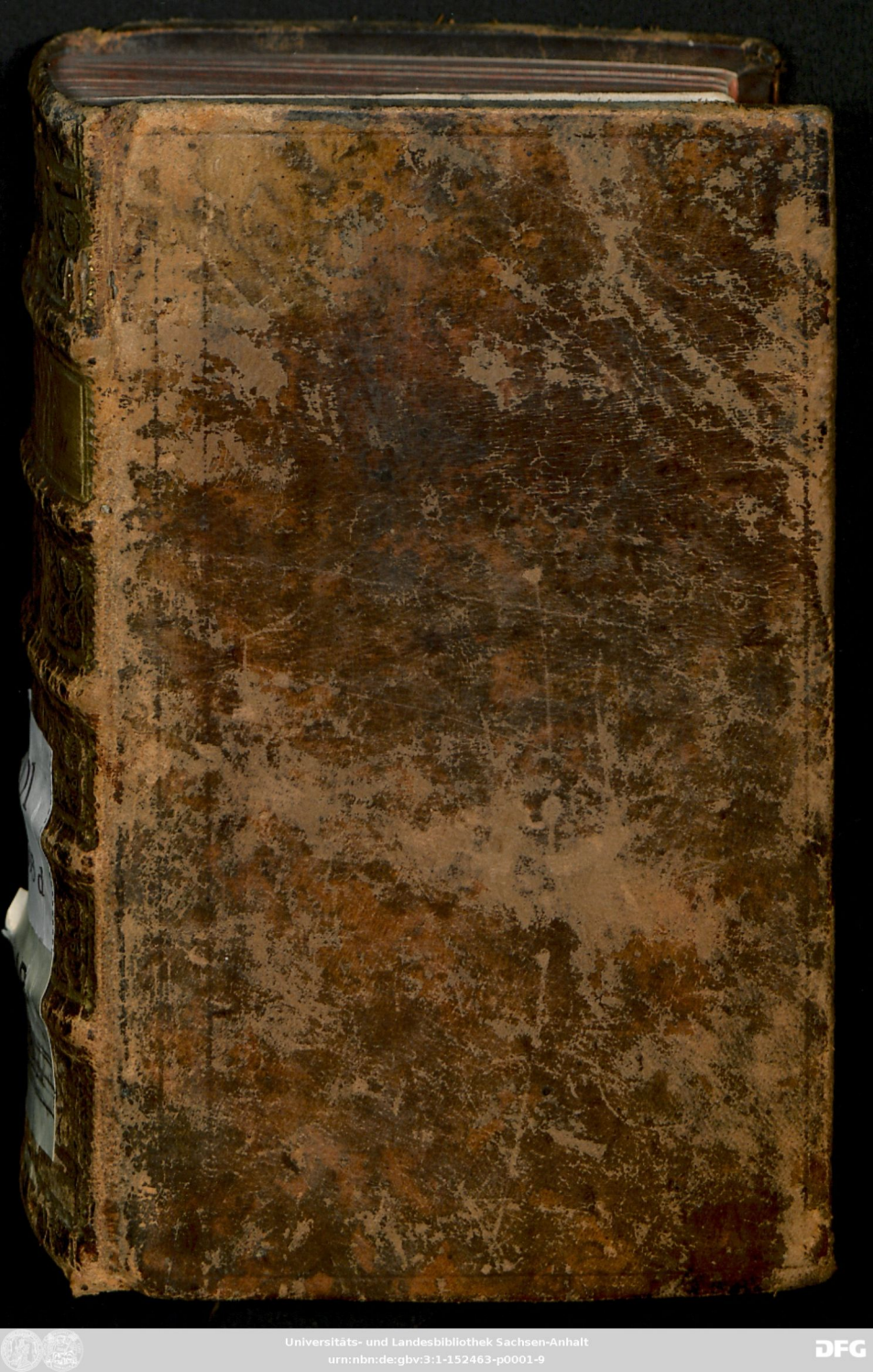
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-152463-p0001-9

L'ORACLE,

COMÉDIE.

EN UN ACTE

ET EN PROSE.

DE MONSIEUR

DE SAINTFOIX.

Universitäts- u. Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
Halle (Saale)

VIENNE EN AUTRICHE,

Chez PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur de la Cour de sa Majesté Imperiale & Royale.

M D CC LII.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-152463-p0003-0

ACTEURS.

LA FÉE Souveraine.

ALCINDOR, fils de la Fée.

LUCINDE, jeune Princesse, aimée d'Alcindor.

La Scene est dans le Palais de la Fée.

L'ORACLE,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.
LA FÉE, ALCINDOR.

LA FÉE.

EN vérité, vous êtes bien insuportable!

ALCINDOR.

Mais ma mere . . . .

LA FÉE.

Mais, mon fils, d'où venez-vous?

ALCINDOR.

D'admirer tout ce que la nature a jamais formé de plus beau.

LA FÉE.

De voir Lucinde?

ALCINDOR.

Assoupie par la chaleur du jour elle dormoit sur un lit de roses....

LA FÉE.

Vous a t'elle vû?

ALCINDOR.

Eh! Madame, je vous dis qu'elle dormoit. Un de ses beaux bras étoit passé sous sa tête; l'autre, étendu du côté où j'étois, sembloit chercher des fleurs qui naissoient autour d'elle: quelque songe agréable l'agitoit & peignoit son teint de couleurs vives & mêlées: dans mon ravissement, il sembloit à mon cœur que mes yeux étoient trop lents à lui porter tout le plaisir qu'ils goûtoient; je n'ai pas été le maître de mon transport....

LA FÉE.

Mon fils!

ALCINDOR.

J'ai pris une de ses belles mains, que j'ai baisée avec une ardeur... Mais à un mouvement qu'elle a fait, croyant qu'elle s'éveilloit, je me suis vite retiré sans qu'elle m'ait apperçu. Madame, c'est en vain que vous m'ordonneriez de differer encore à me présenter devant elle: il me seroit impossible de vous obéir. Je l'aime, je l'adore, je veux le lui dire, m'en faire aimer, ou mourir à ses pieds.

LA FÉE.

Mon art est bien puissant; je suis la Fée souveraine; je puis en un instant batir des Palais, exciter des tempêtes, & changer un lieu charmant en un desert affreux; maix je vois qu'il est au dessus de mon pouvoir de gouverner un jeune fou à qui l'Amour tourne la tête. Eh bien, mons fils, perdez-vous; perdez Lucinde, & détruisez par votre imprudence les mesures que j'ai prises jusqu'à présent pour assurer votre bonheur avec elle.

ALCINDOR.

Mais quelles raisons avez-vous pour ne vouloir pas qu'elle me voye?

LA FÉE.

Apprenez-les donc enfin. Au moment de votre naissance, je fis consulter l'Oracle sur votre destinée.

„ Le fils de la Fée Souveraine, repondit il,
„ est menacé de grands malheurs; mais il les
„ évitera, & sera même heureux, s'il peut
„ se faire aimer d'une jeune Princesse, qui le
„ croira sourd, muet & insensible.

ALCINDOR.

Sourd, muet & insensible!

LA FÉE.

Jugez, mon fils, par la tendresse que j'ai pour vous, combien cette reponse m'affligea:

cependant, à force d'y rêver, j'eſperai, en prenant certaines meſures, de détourner les malheurs qui vous menaçoient, & de voir l'accompliſſement de l'Oracle, quelque impoſſibilité qu'il y parût.

ALCINDOR.

Je n'ai pas, Madame, la même confiance que vous dans la bizarrerie du goût des femmes; & je ne croirai jamais...

LA FÉE.

Ecoutez-moi. Au même inſtant que vous vîtes le jour, naquit auſſi une Princeſſe, fille d'un Roi voiſin de cette Isle. (C'eſt votre Lucinde.) Je l'enlevai, & la transportai dans ce Palais, inacceſſible à tous les Humains. Elle n'y a été ſervie que par des Statuës, & n'y a vû que des Figures inſenſibles, auſquelles, par la puiſſance de Féerie, j'imprimois toutes ſortes des mouvemens. Loin de lui donner quelque idée de ce qui ſe paſſe dans le monde, j'ai tâché juſqu'a préſent de lui perſuader que nous ſommes les ſeuls êtres, qui parlent, qui penſent, qui connoiſſent, & qni raiſonnent; & que tous les autres, formés uniquement pour nous ſervir, ou pour nous amuſer, ſont abſolument inſenſibles, ſans connoiſſance, & incapables également d'amour & de haine, de douleur & de plaiſir.

ALCINDOR.

Quel a été, & quel est le but de tous ces faux préjugés où vous avez élevé son enfance?

LA FÉE.

De lui faire croire, en vous présentant à elle, que vous n'etes qu'une Poupée . . .

ALCINDOR.

Une Poupée? . . .

LA FÉE.

Oui, une espece de Marionnette organisée au dessus des tailles ordinaires.

ALCINDOR.

J'entends: cette idée me divertit, & peut réussir. Psiché ne voyoit point l'Amour; elle le croyoit un Monstre; cependant elle l'aimoit. L'imagination séduite par vos prestiges, Lucinde me croira tel que l'Oracle exige qu'elle me croye, c'est-à-dire, n'ayant une bouche & des yeux que pour l'agrement; cependant elle m'aimera: On peut tromper la raison, mais jamais le sentiment: Son cœur recevra de la nature des avis qu'elle goûtera, sans les comprendre, & qu'elle suivra par instinct, comme l'Abeille va cueillir le parfum des fleurs. Cette intelligence, cette chaîne, cette force sympathique des cœurs agira . . . Oui, Madame, elle m'aimera, & je serai dans

ce jour le plus heureux des mortels. Allons la trouver: Vous pouvez compter que, puisque l'intérêt de mon amour l'exige, je suis une Statuë, une vraie Statuë, . . . un marbre, insensible.

LA FÉE.

Il n'est pas encore tems que vous paroissiez: je l'appercois, retirez-vous vîte, & passez par ce cabinet. Dans la conversation que nous allons avoir ensemble, je vais préparer les choses, & tâcher de les amener à votre satisfaction.

ALCINDOR.

Un mot. Quand elle badine avec son chien, il la caresse; ne pourrai-je pas aussi, si elle badine avec moi? . . .

LA FÉE.

Bon! Voilà l'homme de marbre?
Le faisant sortir.
Sortez, vous dis-je, sortez donc

SCENE II.

LA FÉE, LUCINDE.

LUCINDE *entre, en rêvant profondément.*

CE n'est point une illusion, . . . Ce n'est point un songe; il avoit la bouche sur ma main.

LA FÉE.

Que dites-vous, Lucinde?

LUCINDE.

Ah! . . . je ne vous voyois pas.

LA FÉE.

Il avoit la bouche sur votre main? Eh qui?

LUCINDE.

Je ne sçai. Il a disparu comme un éclair; mais il semble qu'en baisant ma main il y ait imprimé un trait de flamme, qui depuis ce moment agite mon cœur . . . Oui, depuis ce moment je ne suis plus la même, je cherche . . . Eh quoi? je ne puis me l'expliquer. Il semble que je respire un autre air. Toute la nature me paroît plus riante, plus animée . . . Quelle union, quelle tendresse, ma bonne, je viens d'admirer dans deux petits oiseaux! Ils étoient sur une même branche; ils chantoient l'un à l'autre; ils se regardoient; mais avec des regards que je n'ai encore vûs qu'à eux, & que nous n'avons point ensemble vous & moi. Quelques momens de silence succedoient à leur ramage, & ils recommençoient bien-tôt à chanter, où plutôt à se répondre avec une vivacité, avec des transports . . . Vous riez?

LA FÉE.

Sans doute. Car enfin, pour se répondre, il faut s'entendre.

LUCINDE.

Je crois bien aussi qu'ils s'entendoient.

LA FÉE.

Eh! croyez-vous aussi que votre Clavecin, ou votre Basse de Viole, vous entendent, vous répondent, & sont sensibles aux doux accens de votre voix, lors-qu'ils s'accordent si juste aux tons que vous prenez?

LUCINDE.

Belle comparaison! Ce sont des Machines.

LA FÉE.

Ne vous ai-je pas dit cent fois que vos oiseaux sont de pures Machines, mais mieux organisées, parce que la nature toujours plus industrieuse, toujours plus sçavante, & toujours superieure à l'Art, en a composé & arrangé elle-même les ressorts?

LUCINDE.

Repetez-le moi encore mille fois, ma Bonne, & je n'en croirai rien. Un sentiment intérieur qui m'a saisi à la vûë de ces deux oiseaux, repugne à ce que vous me dites; si j'avois

avois pû les attraper, je les aurois flattés de la main, careſſés, baiſés, je les aurois mis enſemble dans mon appartement, & j'euſſe été fort attentive à tous leurs beſoins : au lieu qu' en vérité je n'ai jamais penſé à careſſer ma Viole ou mon Clavecin, ni à regarder ſi ma Guittarre avoit froid ou chaud.

LA FÉE.

A part.

Il faut l' étonner par un nouveau trait de mon art. *Haut.* Lucinde, regardez ces Statuës; examinez-les bien; touchez-les; elles ſont de marbre; & vous ne croyez pas ſans doute qu'elles ſoient ſenſibles : cependant je vais faire jouer certains reſſorts qui produiront les mêmes mouvemens que vous admirez dans vos oiſeaux, & qui vous font croire qu'ils ſentent & qu'ils penſent.

La Fée touche de ſa baguette trois Statuës : celle du milieu commence une entrée par des mouvemens de ſurpriſe & d'admiration, & forme ſes pas ſur une Sarabande jouée par les deux autres Statuës dont l' une tient un violon & l' autre une flute allemande : après la Sarabande tout l'Orqueſtre en ſourdine ſe joint à la flute & au violon, & joue un air gai & coulé, ſur lequel la Statuë continuant toujours de s' animer par degrés, danſe un tambourin par lequel

quel l'entrée finit. Pendant ce divertissement Lucinde baisse les yeux, & paroît triste.

Qu'avez-vous, Lucinde? Quelle sombre tristesse vous a saisi tout à coup? il sembleroit que ce petit divertissement vous fait de la peine?

LUCINDE.

Il m'en fait sans doute. Il confond & détruit des idées, où je m'entretenois avec plaisir. Mes pauvres petits oiseaux, n'êtes-vous donc que des Machines? Je m'imaginois que vous étiez sensibles, & qne vous goûtiez une satisfaction infinie à vous voir, à vous regarder, à vous entretenir le jour, & à vous retrouver la nuit l'un à côté de l'autre sur une même branche: (*à la Fée,*) La nature, disois-je ensuite en moi-même, pour ménager des plaisirs à ces oiseaux, leur inspire une union si tendre. Elle n'aura pas été moins bonne à mon égard, & il y a sans doute quelque être de mon espece . . . . Vous le sçavez, dites-le moi, qui peut être venu me baiser la main tandis que je dormois?

LA FÉE *souriant.*

Je soupçonne . . . un jeune homme dont je crois avoir apperçu les traces, & qui rode depuis ce matin autour de ce Palais Il

sera

sera d'abord accouru à vous comme à un Etre de son espece; mais en vous éveillant, vos regards l'auront mis en fuite.

LUCINDE.

Un jeune homme! ... Les Hommes sont-ils aussi des Machines?

LA FÉE.

Oui, mais plus parfaites & plus achevées que votre singe même, à qui vous croyez tant d'esprit. Leur couleur est ordinairement blanche, & leur taille comme ces Statuës. J'en avois autrefois ici quelques-uns; mais ils ont tant de defauts, que je m'en suis dégoûtée.

LUCINDE.

Les Oiseaux chantent, ces Statuës dansent, mon Clavecin rend des sons, & ma Pendule indique l'heure qu'il est; que sont les Hommes?

LA FÉE.

Ils sont divisés en plusieurs especes. Ceux qu'on appelle Guerriers, & qui plaisent le plus à l'apparence, s'assemblent par milliers dans une Plaine; ils ont de longs coûteaux bien tranchans, ils s'élançent, se précipitent

les

les uns sur les autres, s'égorgent, se taillent en pieces . . . .

LUCINDE.

Cela est horrible! oh! ce sont des Machines; il n'y a point de raison à tout ce carnage là: cependant je ne serois pas fâchée de voir un homme, si je ne craignois sa fureur & sa méchanceté.

LA FÉE.

Vous n'avez rien à craindre, nous sommes femmes, tout fléchit devant nous; ces hommes si furieux entr'eux, rampent à nos pieds; nous portons dans les yeux un caractere qui les adoucit; cet aiman les attache & les plie à tous nos mouvemens, ils n'ont que ceux que nous voulons, & y sont asservis à peu prés comme cette figure qui s'offre à vous dans un miroir.

LUCINDE.

Mais cette figure est la mienne?

LA FÉE.

Et cependant n'est pas vous? Les hommes aussi, sans être nous, paroissent devenir d'autres nous-même, se transformer dans nos sentimens, & prendre toutes nos passions.

LUCINDE.

Ma Bonne, tâchez de me faire voir celui qui est venu me baiser la main, tandis que je dormois.

LA FÉE.

Si vous ne l'avez point trop effarouché, il est peut-être encore autour de ce Palais: je vais le chercher auparavant qu'il s'éloigne.

LUCINDE.

Allez vîte; j'attends votre retour avec impatience.

SCENE III.

LUCINDE *seule.*

ELle rit.... de mon impatience sans doute! .... elle a raison. Réellement ma curiosité va jusqu'à l'émotion. Il me passe dans la tête des chimeres qui semblent être approuvées par mon cœur. Un homme.... Eh bien un homme? .... Oh! je veux.... je veux jouer un air sur mon Clavecin. *Elle va a son Clavecin. & revient aussi-tôt.* Je fais une réflexion. Je suis un étourdie; je devois accompagner Souveraine; elle auroit guêté de son côté, & moi du mien; & s'il avoit paru, nous nous serions douce-

cement... doucement rapprochées, & nous l'aurrions pris. *Elle retourne encore à son Clavecin, & revient aussi-tôt.* Quel cruel soupçon vient m'agiter? Pourquoi ne m'a-t'elle pas proposé d'aller avec elle? Car enfin nous nous serions aidées: elle a dû le penser: quand elle a dit que les hommes avoient tant de défauts qu'elle s'en étoit dégoûtée, je me suis apperçue qu'elle sourioit, & ne disoit pas ce qu'elle pensoit. Ne voudroit-elle point encore garder celui-ci pour elle, & me le cacher comme les autres? Oh! ne soyons pas sa dupe; allons la joindre avant qu'elle ait le tems..... *Voulant sortir, elle apperçoit la Fée qui entre.*

SCENE IV.

LA FÉE ALCINDOR, LUCINDE.

LUCINDE.

AH, vous voilá, Eh bien, est-il pris?

LA FÉE.

Oui; & je n'ai pas eu de peine à l'amener.

LUCINDE.

Où est-il donc?

LA FÉE.

Il me suivoit.

LUCINDE.

Oh! vous l'aurez laiſſé échapper. *Elle court au fond du Théâtre, & apperçoit Alcindor.* Ah! ... ma Bonne! ... mais ... comment? ... en vérité .... oui .....

LA FÉE *la contrefaiſant.*

Ah!... ma Bonne! ... mais ... comment? .... en vérité .... oui .... que voulez-vous dire?

LUCINDE.

Je ne ſçais: vous m'avez jetté un regard qui m'a tout-à-fait embarraſſée.

LA FÉE.

Moi, je vous ai jetté un regard?

LUCINDE *ſe mettant à côté d'Alcindor.*

Il eſt auſſi grand que moi! comme il me regarde! Ses yeux ſont doux & gracieux! Oh! je ſuis perſuadée qu'il n'eſt pas de ces furieux qui ſe battent & ſe déchirent. Je le retiens pour moi.

LA FÉE.

Je vous le cede volontiers.

LUCINDE.

Il faut lui donner un nom. Comment l'appellerons-nous?

LA FÉE.

Comme vous voudrez.

LUCINDE.

Charmant.

LA FÉE.

Charmant, soit. Mais laissons pour quelques momens monsieur Charmant; & allons considerer un Phènomene que je viens d'appercevoir au coucher du Soleil.

LUCINDE.

Ma Bonne! j'ai tant vû le Soleil.

LA FÉE.

Mais vous n'avez pas vû ce Phênomene, & nous raisonnerons ensemble.....

LUCINDE.

En vérité, Madame, je raisonnerois fort mal.

LA FÉE.

En vérité, Mademoiselle, restez avec votre Charmant; je ne veux point vous gêner; il faut esperer que cette fantaisie vous passera comme bien d'autres.

SCE-

SCENE V.

LUCINDE, ALCINDOR.

LUCINDE, *regardant sortir la Fée.*

ELle sort! tant mieux. Sa présence m'embarrassoit; son esprit est quelque fois monté sur un ton qui m'ennuye beaucoup. *Considérant Alcindor.* Les beaux cheveux! Qu'il porte bien la tête! Sa taille est parfaite! Il semble à mon cœur qu'il trouve enfin l'objet qu'il cherchoit, & que des idées confuses lui traçoient il y a long tems. *Contrefaisant la Fée.* Cette fantaisie vous passera comme bien d'autres! *S'approchant d'Alcindor.* Non, Charmant, je vous cherirai toujours. Fantaisie! quel terme! Il sembleroit encore que je ne suis occupée que de quelques oiseaux: ah, quelle difference, & que je la sens bien! *Elle prend un Tabouret & s'assied.* Venez, Charmant... Il vient! Il se met à mes genoux! Oh! cela est trop aimable. *Tandis qu'Alcindor est à ses genoux, elle le regarde, & lui attache au cou un Ruban, fort long, & s'entortille le bras du reste.* J'entends du bruit; seroit-ce dèja Souveraine? *Elle se leve, & court où elle croit entendre du bruit, tenant Alcindor en lesse.* Elle ne vient pas; je me trompois. Elle est attachée à considérer son Phénomene. Puisse-t-elle y rester jusqu'à ce

que j'aille la chercher! *Elle prend un autre Tabouret, le place auprès du sien, & fait signe à Alcindor de s'asseoir.* Il ne veut pas s'asseoir! Il se remet à mes genoux... Charmant, oui, vous êtes charmant. Je vous ai bien nommé... Vous me charmez... Vous m'enchantez... hélas! le plaisir que j'ai à le voir séduit ma raison; je lui parle, comme s'il pouvoit m'entendre & me repondre... Je me plais dans cette illusion... Je ne sçais presque où je suis. ...je soupire... un trouble, un désordre agréable s'empare de mes sens, & repand dans mon cœur une joie secrete... une agitation... une douceur qui jusqu'à présent m'a été inconnue. ... Donnez la main, Charmant... *En voulant l'obliger de se lever, Elle lui met par hazard la main sur le cœur...* En vérité, le cœur lui bat comme à moi.

ALCINDOR *à part.*

Je n'y puis plus tenir; cette situation est trop critique pour un Amant.

SCENE VI.

LA FÉE. ALCINDOR, LUCINDE.

LA FÉE, *à part en entrant.*

JE reviens; j'ai peur que mon étourdi n'ait oublié qu'il doit être Sourd, Muet & Insensible.

LUCINDE, *courant à la Fée.*

Ma Bonne, accordez-moi une grace.

LA FÉE.

Quelle grace?

LUCINDE.

Ah! ma chere Bonne, animez Charmant. Faites qu'il puisse penser, me parler, m'entendre, & me repondre.

LA FÉE.

Vous me demandez l'impossible.

LUCINDE.

L'impossible, Madame?

LA FÉE.

Oui, l'impossible, Lucinde.

LUCINDE.

Vous me desesperez.

LA FÉE.

Faut-il encore vous répéter que ces Etres qui vous amusent, peuvent bien, par la liaison de leurs ressorts imiter quelques-unes de nos actions; mais que ces ressorts, de quelque façon qu'on les arrange, ne peuvent jamais produire une pensée?

LUCINDE *d'un ton piqué.*

Je vous entends, Madame, je vous entends. Je pénétre fort bien dans vos idées.

LA FÉE.

Et qu'y voyez-vous?

LUCINDE, *avec beaucoup de vivacité.*

J'y vois, Madame, que vous êtes trés-ſçavante, que vous voudriez que je devinſſe une Philoſophe comme vous, pour avoir toujours quelqu'un avec qui raiſonner, & que vous ne jugez pas a propos d'animer Charmant, parce que vous croyez que ſi nous pouvions nous entretenir enſemble, nous ne ſerions occupés que du plaiſir de nous voir & de nous aimer, & que nous nous ſoucierions fort peu de nous rendre digne de vos ſublimes entretiens. Eh bien, Madame, une juſte colere me ſaiſit. Je vous déclare que je ſuis une ignorante, que je veux toujours l'être; que j'ai la ſcience en horreur, & que je vais à l'inſtant briſer & mettre en piéces tous ces inſtrumens de Philoſophie qui me paroiſſent des meubles trés ridicules dans mon Appartement.

SCENE VII.

LA FÉE. ALCINDOR.

ALCINDOR *regardant sortir Lucinde.*

ADieu les Globes, & les Sphéres. Cet emportement n'eſt-il pas charmant ?

LA FÉE.

Il eſt plaiſant, du moins; elle eſt auſſi vive que vous, mon fils.

ALCINDOR.

Je l'en aimerai devantage. Un ſentiment tendre, vivement exprimé, fait les délices du cœur. Mais je vous dirai, Madame, que vous êtes arrivée fort à propos; je n'étois plus mon maître; j'allois parler...

LA FÉE.

Et l'Oracle !

ALCINDOR.

L'Oracle ? J'avois la vûe troublée, ne voyois plus que Lucinde, Prevenu, flatté, careſſé par ſes beaux yeux, j'ai longtems baiſſé les miens, je me mordois les lévres, toute ma perſonne m'embarraſſoit. Ah, Madame, qu'une bouche & des yeux ſont à charge, lorſqu'il faut les tenir inutiles avec ce que l'on aime !

LA FÉE.

Il faudra bien cependant vous contraindre encore quelque tems. Peut être que les sentimens qu'elle vous marque ne sont point de l'amour, mais de purs mouvemens d'un caprice; & d'une curiosité vive pour un objet nouveau. Il est donc de la prudence d'examiner pendant sept ou huit jours...

ALCINDOR.

Sept ou huit jours?

LA FÉE.

Oui mon fils.

ALCINDOR.

Sept ou huit jours! mais, mais.... mais.... Madame, pensez-vous à la situation! Pensez-vous que dans son appartement, à la promenade, au fond d'un bosquet, Lucinde voudra m'avoir toujours avec elle, & que semblable au mouton cheri d'une innocente Bergere, je serai caressé a tous les momens du jour? & vous voulez....

LA FÉE.

Je veux que le mouton soit sage.

ALCINDOR.

Dites plutôt me faire souffrir un genre de tourment tout nouveau, & qui est en vérité trop au-dessus de mes forces.

LA FÉE.

Eh! comment font tant de jeunes filles qui pendant ces mois entiers réſiſtent à leur penchant, cachent leur amour, & paroiſſent non ſeulement inſenſibles, mais même cruelles à un Amant qui leur plaît?

ALCINDOR.

Oh! je ne ſuis ni fille ni ſtatuë, & je vais le déclarer à Lucinde.

LA FÉE.

De grace, mon fils, differez encore quelques momens; laiſſez-moi faire ſubir à ſon cœur un nouvel examen; & ne riſquez pas de vous découvrir mal-à-propos, puiſque le bonheur de votre vie en dépend.

SCENE VIII.

LUCINDE, LA FÉE, ALCINDOR.

LUCINDE.

JE viens de briſer le Zodiaque, & les Poles, & de jetter par les fenêtres le globe de l'Univers.

LA FÉE.

Vous êtes bien vive!

LUCINDE.

Et vous, bien cruelle! vous dites quelquefois que vous m'aimez, & cependant vous me refusez la seule chose qui peut me combler de joye, & me donner la satisfaction la plus sensible.

LA FÉE.

Pour vous prouver que je vais toujours au-devant de tout ce qui peut vous faire plaisir, je veux bien vous dire que votre Charmant étant parmi les hommes d'une espece qu'on appelle Petits-Maîtres, il n'est pas possible de le faire penser, & de lui inspirer de la raison; mais que d'ailleurs, il ira, viendra, rira, pleurera, se jettera à vos genoux, paroîtra tendre, soumis, complaisant, amoureux, inquiet, & cela machinalement, comme tous ceux de son espece.

LUCINDE.

Machinalement!

LA FÉE.

Il fera plus: il sifflera, fredonnera & chantera même quelques airs & des paroles....

LUCINDE, *avec transport.*

Ah! faites qu'il chante je vous prie.

LA FÉE.

Volontiers: mais songez toujours que cela n'a qu'un jargon, une suite de mots & de lieux communs qu'ils repetent à presque toutes les femmes indifferemment, au hazard, & comme ils les ont apris.

LUCINDE.

Vous me l'avez déja dit, Vous m'impatientez. Faites le donc chanter.

LA FÉE *bas à Alcindor.*

Vous voyez le rôle que vous avez à jouer. *Haut.* Il faut préluder un moment, & l'exciter comme l'écho. *Elle chante.*

Tout ce qui respire . . . .

ALCINDOR *repete.*

Tout ce qui respire . . . .

LUCINDE.

Ah! ma Bonne!

LA FÉE.

Reconnoît l'empire
Du charmant amour.

ALCINDOR.

Reconnoît l'empire
Du charmant amour.

Lu-

LUCINDE.

Le ſon de ſa voix penetre juſqu'au cœur!

ALCINDOR *à la Fée, qui, d'un regard de colere le fait taire.*

Doutez-vous encore de mon bonheur, & que l'Oracle ....

LUCINDE.

Quel bonheur? Quel oracle? Que veut-il dire?

LA FÉE.

Avez vous déja oublié que ces eſpeces d'animaux là repetent au hazard, ſans ſentiment & ſans raiſon, ce qu'ils ont entendu chanter.

LUCINDE, *d'un ton piqué.*

Oui, Madame, je l'avois preſque oublié: mais vous auriez été bien fâchée de ne m'en pas faire reſſouvenir. Eh bien?

LA FÉE.

Eh bien?

LUCINDE.

Pourquoi ne chante-t'il plus?

LA FÉE.

Parce qu'apparemment on ne lui en a pas appris davantage. Il me ſemble que vous devez

vez être bien contente ; & je suis sûre que votre Perroquet ne vous en a jamais tant dit.

LUCINDE.

Mon Perroquet ! Mon Perroquet ! Vous ne faites ces comparaisons que pour tâcher de donner du ridicule au penchant qu'il m'inspire.

LA FÉE.

Et vous, Mademoiselle, vous ne faites que gronder. Vous avez bien de l'humeur aujourd'hui.

LUCINDE.

Qui n'en auroit pas ? car enfin regardez-le .... mais regardez-le bien. N'est-il pas cruel qu'il ne puisse connoître combien je l'aime ?

ALCINDOR *bas à la Fée qui lui ferme la bouche, lui fait des signes, & le retient pendant toute cette Scene.*

L'Oracle est accompli, vous dis-je, je veux parler.

LUCINDE.

Que son insensibilité m'affligera de fois dans le jour !

LA FÉE.

Il est vrai, croyez moi, chassez-le de ces lieux, & de votre souvenir.

LUCINDE.

Le chasser! chasser Charmant! me priver de sa vûë! o ciel!

LA FÉE.

Eh bien, qu'il reste donc; & amusez-vous à lui apprendre des vers & des chansons que vous lui ferez repeter, tant que les jours dureront.

LUCINDE.

Vous avez raison; & je veux tout à-l'heure lui donner la premiere leçon. Voyons, Charmant, si vous prononcerez bien mon nom. Lucinde! . . .

ALCINDOR.

Lucinde!

LUCINDE.

Ma chere Lucinde!

ALCINDOR.

Ma chere Lucinde!

LUCINDE.

Je vous aime.

AL-

ALCINDOR *se débarassant de la Fée qui semble encore vouloir l'arrêter, & se jettant aux genoux de Lucinde.*

Oui, je vous aime, je vous adore. Il n'est point de termes qui puissent exprimer mon amour. Lucinde! . . . ma charmante Lucinde! . . . que de choses à dire! & cependant je ne puis que dire mille fois, je vous aime.

LUCINDE.

Ah! ma Bonne, il parle tout seul! ce ne sont point là des chansons!

LA FÉE.

Vous voyez que votre premiere leçon l'a bien avancé.

ALCINDOR.

Ne cherchez point, Madame, à prolonger son erreur. Mon bonheur est certain: je puis sans crainte me livrer à mes transports, & lui montrer toute la reconnoissance & l'amour dont mon cœur est penetré.

LUCINDE.

Vous avez donc un cœur reconnoissant? pourquoi me le cachiez-vous?

ALCINDOR.

Forcé par un Oracle cruel, il falloit que je parusse insensible. Me reprocheriez vous l'er-

reur

erreur où je vous ai jettée, lorsque l'intérêt de mon amour m'en faisoit une nécessité.

LUCINDE.

Puis-je vous la reprocher! elle n'a servi qu'à faire mieux éclatter tous les sentimems que vous m'avez d'abord inspirés.

ALCINDOR.

Mon adorable Lucinde!

On entend une symphonie variée de flutes ; de tambourins & de violons.

LA FÉE.

J'entends des concerts : c'est la Fée des Plaisirs : embrassez-moi mes enfans : son arrivée m'annonce qu'en effet l'Oracle est accompli, & que désormais les Destins, l'Amour & l'Hymen vous préparent les jours les plus heureux.

La Fée des plaisirs paroît avec sa suite qui forme le divertissement.

L'ORACLE,

COMÉDIE.

EN UN ACTE

ET EN PROSE.

DE MONSIEUR

DE SAINTFOIX.

Universitäts- u. Landesbibliothek Sachsen-Anhalt

VIENNE EN AUTRICHE,

Chez PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur de la Cour de sa Majesté Imperiale & Royale.

M D CC LII.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-152463-p0037-9